Ami du Clergé du 13 novembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — LVII. *26e Dimanche après la Pentecôte* (24e et dernier) : La fin du monde et le triomphe de Dieu, 377.
Courtes instructions sur la Morale. — XXXV. L'amitié, 378.
Petits prônes sur les Commandements. — XXV. *3e commandement de Dieu :* Qu'est-ce que la Messe ? 379.
Causeries sur la Messe. — XXVII. Les rites après le « Pater », 381 ; — XXVIII. Agnus Dei, 382.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXV. Incident d'Antioche, 383 ; — XXVI. Concile de **Jérusalem, 384.**

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LVII

26e Dimanche après la Pentecôte
(24e dim.)

LA FIN DU MONDE ET LE TRIOMPHE DE DIEU

Mes frères,

Jésus quitte le Temple, avec ses apôtres. L'un d'eux émerveillé lui dit : « Maître, vois ! quelles pierres et quelles constructions ! » (Mc., XIII, 1). Et Jésus de répondre : « En vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée » (Mt., XXIV, 2). Alors n'y tenant plus ils l'interrogent : « Dites-nous quand ces choses arriveront, quel sera le signe de votre avènement et de la fin du monde. » La réponse du Maître, vous venez de l'entendre, en partie du moins, à la lecture de notre évangile ; essayons de retenir l'avertissement et la leçon de confiance qu'il contient.

I. — *Les malheurs à venir et les faux prophètes*

A ses auditeurs immédiats Jésus annonce la ruine du Temple ; Jérusalem, la Ville sainte, sera détruite; rien ne restera debout de cette cité, le cœur de la nation juive, car elle n'aura pas su connaître le temps où Dieu l'a visitée et suivre « celui qui pouvait lui donner la paix. » Mais l'horizon semble s'étendre devant les yeux de Jésus : il faut que l' « Evangile du royaume » soit prêché sur toute la terre, alors seulement la fin arrivera. D'effroyables cataclysmes ébranleront le monde et le Fils de l'homme apparaîtra dans l'éclat de sa toute-puissance pour juger les hommes et établir son royaume.

Quels signes avant-coureurs de ce dernier avènement ? Aucun. Comme l'éclair qui illumine en un instant tout le ciel, « ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. » Cependant, certains faux messies surgiront, « ils entraîneront beaucoup de monde dans l'erreur, la charité d'un grand nombre se refroidira, devant le débordement de l'iniquité » ; seul celui qui sera fidèle jusqu'au bout sera sauvé.

Toutes les époques les ont vus, les faux prophètes. La nôtre ferait-elle exception ? Hélas, non ! Et ne pourrait-on pas les désigner tous d'un mot : « l'homme déifié » ? Notre temps a vu un développement prodigieux de la science, et par elle un accroissement inouï de la puissance de l'homme. Peu à peu il maîtrise les éléments ; il étend son action à l'échelle du globe, il pénètre les secrets de la matière. Où la « science », le « progrès » ne le conduiront-ils pas ? L'aube n'apparaît-elle point d'un âge où la mort elle-même sera tenue en respect ? Dans une telle perspective qu'avons-nous besoin de Dieu ? Le paradis n'est-ce pas sur terre qu'il faut le bâtir ? au lieu d'attendre une récompense incertaine, et en tout cas déshonorante puisqu'elle réduirait les plus nobles actions à la simple recherche d'un égoïste intérêt. Et la conséquence arrive logiquement : la valeur suprême, absolue, c'est l'homme. C'est son développement, son bonheur, qu'il faut réaliser et cela dès à présent, dans l'immédiat et quoi qu'il en coûte. Inutile de parler d'un Dieu crucifié, d'une religion de sacrifice et de renoncement, d'une résignation devant les épreuves en esprit d'expiation. Tout cela n'a plus de sens. Au contraire, il faut agir, il faut jouir, il faut triompher, il faut « vivre la vie »...

A quelles aberrations tout cela conduit, il serait trop facile de vous le montrer : l'histoire récente est d'une clarté aveuglante. Faut-il se résigner ou se laisser gagner par le découragement et se demander « si le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera encore la foi sur la terre » ?

II. — *Leçon de confiance*

Ecoutons S. Paul : « Les Juifs demandent des prodiges, les Grecs [les païens] cherchent la sagesse; mais nous, nous prêchons le Christ crucifié ; pour les Juifs c'est un scandale, pour les païens une folie, pour ceux qui sont « appelés », c'est la force de Dieu et la sagesse de Dieu » (I Cor., I, 23-25).

Regardons l'histoire de l'Eglise. Après la mort de Jésus, c'est la défaite, la dispersion des apôtres. Mais Jésus ressuscite, et c'est la Pentecôte, c'est l'Eglise fondée, les persécuteurs submergés et vaincus par le sang des martyrs, et toute l'armée pacifique et glorieuse des saints qui se lève sur le monde, tous imitateurs incomplets, et cependant si beaux, de ce que fut Jésus. La lumière est venue sur le monde, et les ténèbres n'y peuvent plus rien. Jésus l'a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde » (Jo., XVI, 33). Les peuples ont parfois repoussé Dieu ; les « grands » de ce monde, hommes politiques, écrivains, savants, tentent de préparer une humanité « délivrée » de Dieu. Et que récoltent-ils ? Le malheur, la ruine de l'homme, la déchéance. Encore ici, quelles leçons de l'histoire contemporaine ! Rejeter Dieu, ce n'est pas si facile ! « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

« Je suis la voie, la vérité et la vie » ; toute l'expérience individuelle ou collective est là pour prouver l'exactitude de ces paroles de Jésus. En dehors de lui c'est l'erreur et la dépravation morale, « la société tend à redevenir un coupe-gorge ou un mauvais lieu », ce sont des efforts, peut-être courageux mais bien décevants et peu féconds pour apporter au monde plus de générosité, d'amour et de bonheur ; et pour finir, c'est la mort de bien des espérances, ce sont les destructions de toute sorte, et c'est la perte des âmes. A le suivre, par contre, c'est la perfection morale, la véritable splendeur humaine, la puissance d'une infinie bienfaisance ; il suffit pour le constater de regarder, à notre époque, le prodigieux rayonnement d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

III. — *La vigilance, condition nécessaire*

Pour suivre Jésus, pour lui être fidèle que faut-il faire ? Rien de bien extraordinaire, il faut seulement être le serviteur attentif, prêt à obéir avec ponctualité. Serviteur, obéissance : ces mots sont peu compris. Il n'importe. En face de Dieu nous n'avons pas d'autre rôle que celui-là, connaître notre vocation personnelle et la réaliser pleinement. Elle se concrétise aux grandes étapes de la vie par les indications providentielles ; à longueur de jour elle s'exprime par le devoir d'état. C'est là qu'il faut la chercher, dans cette fidélité quotidienne qu'il faut la remplir. Mais en mettant Dieu au départ, et toujours : « par Lui, avec Lui, en Lui. » L'union vivante et vivifiante avec Jésus par la grâce, soutenue par la prière et l'intention surnaturelle, fortifiée par les sacrements surtout l'Eucharistie, tel est le secret de la fidélité et l'assurance d'être trouvé prêt par le Maître quand il viendra.

* *

Quand il viendra ? Au temps de Noé, poursuit Jésus, « on ne se douta de rien jusqu'à là venue du déluge » (Mt., XXIV, 39). Il en est ainsi dans la vie, le Maître vient sans éclat, sans bruit. Il en est de même dans l'histoire du monde et dans l'extension du royaume de Dieu. Mais pour nous, si nous sommes toujours des « serviteurs fidèles » nous serons toujours prêts ; bien plus nous serons des soldats de ce « bon combat » dont parle S. Paul, nous garderons la foi, pour nous et pour les autres, et nous préparerons cette venue de Jésus, à chaque heure dans les âmes, et au dernier jour pour son triomphe, pour notre bonheur dans son amour éternel. *Amen.*

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XXXV

L'AMITIÉ

Mes frères,

L'étude de la charité envers le prochain nous amène à parler de l'amitié.

En quoi consiste l'amitié ? Est-elle légitime ? Est-elle bienfaisante ?

I. — *En quoi consiste l'amitié ?*

Des amis, ce sont des personnes partageant les mêmes principes, se voulant du bien, se soutenant réciproquement et ayant ensemble des rapports de confiance. De vrais amis n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Entendez S. Jérôme : « L'amitié ressemble à un miroir qui reflète fidèlement l'objet ou la personne qui s'y mire ; quand la personne devant le miroir rit, tourne la tête, l'image fait de même ; celle-ci semble vouloir ou non, en parfaite conformité avec celle-là ; ainsi en est-il de l'amitié.

Il n'est pas nécessaire que de vrais amis aient les mêmes idées, le même caractère. « Quelle ressemblance y a-t-il entre l'eau et l'éponge ? dit S. François de Sales. Et néanmoins l'éponge prend l'eau avec une avidité sans pareille. Il en est de même de l'amour humain, car il existe quelquefois plus fortement entre des personnes de qualités contraires qu'entre celles qui se ressemblent. »

Le même saint dit encore : « Le malade aime le médecin, parce qu'il en reçoit ce dont il a besoin ; l'enfant et le vieillard s'aiment, parce que leurs qualités se complètent... La tête ne ressemble pas au corps, ni le bras à la main ; et cependant ces choses ont une si grande correspondance que leur union les perfectionne. De même, les hommes de caractère différent s'aiment quelquefois réciproquement, pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, aux moyens desquelles leurs humeurs sont modérées. »

Il peut même y avoir entre amis des malentendus. Ecoutons toujours S. François de Sales : « De petits malentendus, loin de briser l'amitié, la fortifient, à l'exemple des maréchaux-ferrants qui jettent de l'eau sur le feu pour le rendre plus intense, et des princes qui mettent plus de soins à garder une ville reconquise que celle qui n'a jamais été enlevée par l'ennemi. »

Les vrais amis se soutiennent, et, comme on le dit familièrement « ne se laissent pas tomber. » Quelles belles pages des Livres Saints que celles qui chantent l'amitié entre David, pauvre pâtre de Bethléem et Jonathas, fils du roi Saül (I Rois, XX, 31 ; XVIII, 1). Cette forte amitié avait été contractée pendant la guerre. Lorsque Jonathas apprit qu'on poursuivait David pour le faire mourir, il pleura amèrement ; sa peine était si grande qu'il ne mangeait plus ; quand il dut le quitter, il éclata en sanglots, l'avertit de tous les dangers qui le menaçaient et l'équipa de pied en cape. En retour, quel chagrin pour David apprenant que Jonathas était tombé dans les combats. « *Montes Gelboë, nec ros nec pluvia veniant super vos...* »

Les vrais amis s'ouvrent réciproquement leurs âmes, se communiquent les secrets les plus intimes ; entre eux règne la confiance la plus entière et la plus affectueuse. Très francs, ils se dévoilent leurs défauts, non par aigreur, mais pour s'amender. N.-S. n'a-t-il pas donné l'exemple de cette entière, franche et royale amitié, quand il révélait beaucoup de secrets à ses disciples, dévoilait leurs défauts, leur disait de ressembler aux petits enfants (Matth., XVIII, 3). « Je ne reconnais pour mes amis, disait S. Grégoire, que ceux qui sont assez courageux pour me prévenir de mes défauts. »

Mais il y a de *faux amis.*

Tout d'abord ceux dont les principes sont coupables. Il y a des amitiés conclues en des lieux de plaisir, de débauche, en des rencontres malsaines, entre gens qui ont besoin de complices, entre malfaiteurs qui s'entendent pour détrousser les autres, pour massacrer sans pitié les nations plus faibles, entre persécuteurs ; c'est ainsi que Judas et les juifs s'unirent contre Jésus, qu'Hérode et Pilate d'ennemis devinrent amis pour condamner Jésus (Luc, XXIII, 12).

Cette fausse amitié ne dure guère. « Les faux amis, dit l'Ecclésiaste (VI, VII), ne s'attachent à quelqu'un que pour le moment du besoin. » Que répondent les grands-prêtres à Judas, lorsque, désespéré, il leur rapporte les trente deniers, prix de sa trahison et de son crime ? « Va-t-en, cela ne nous regarde pas » (Matth., XXVII, 4). Le besoin ou la pauvreté est la meilleure preuve de l'amitié, si bien exprimée par Ovide : « Tant que tu seras heureux et que la fortune te sourira, tu auras des amis nombreux ; mais aussitôt que ton ciel se couvrira de nuages, tous t'abandonneront. »

II. — *L'amitié est légitime*

Il est permis d'avoir des amis et de les préférer aux autres.

« Nous devons, dit S. Grégoire le Grand, dans nos rapports avec le prochain, nous rendre plus utiles à ceux qui sont plus proches de nous, comme la flamme qui échauffe tout ce qui est autour d'elle, mais principalement le lieu où elle est née. »

Et Ozanam remarque que Dieu qui rapproche les nuages pour en faire jaillir la foudre est aussi celui qui rapproche les âmes, quand il lui plaît, pour en faire jaillir l'amour.

N.-S. aima tous les hommes, mais il eut une prédilection pour des amis. Voyez-le avec ses disciples, il les appelle amis, enfants, petits enfants, et les entoure d'affection spéciale. Entre tous, il préfère Jean (Jo., XIII, 23 ; XX, 2 ; XXI, 7), Jean qu'on appelle « le disciple bien-aimé », puis Pierre et Jacques qu'il emmenait avec lui dans les moments solennels de sa vie, au Thabor, au Jardin des Oliviers. Il se rendait volontiers à Béthanie, chez Lazare et ses sœurs, Marthe et Marie. Il nous arrive d'avoir plus de sympathie à l'égard de ceux en qui nous avons confiance. Le sentiment de l'amitié a été profondément gravé en nos cœurs par le Créateur.

Deux excès sont à éviter. Il ne faut pas se lier d'amitié trop vite : on risque d'avoir des déboires, d'être trompé et trahi. David se plaignait déjà (Ps. XI, 10) : « Cet homme était mon ami, en qui j'avais mis ma confiance, qui mangeait mon pain, et il tramait des complots contre moi. » Aussi il faut écouter le conseil : « Si tu as un ami, éprouve-le dans le besoin et ne lui accorde pas si vite ta confiance » (Eccl., VI, 7).

En fait d'amis, comme en fait de monnaie, la quantité ne supplée pas à la qualité, et une seule pièce d'or vaut mieux que cinquante pièces de cuivre.

III. — *La bienfaisance de l'amitié*

Celui qui a trouvé un véritable ami a trouvé un trésor. Oui, c'est un grand bonheur de l'avoir trouvé (Eccl., XXV, 12). Rien sur la terre n'est comparable à l'ami fidèle. On demandait un jour à Alexandre le Grand où il avait ses trésors ; il montra ses amis et dit : « Voilà mes trésors. » De vrais amis n'ont qu'un cœur et qu'une âme. L'ami vrai nous rend la vie agréable ; il partage nos joies, ou plutôt la part qu'il y prend rend notre bonheur plus grand.

Il nous console, nous réconforte dans le malheur, et, par là, le rend moindre. Le meilleur baume pour nos blessures, dit S. Augustin, est d'avoir dans chaque peine quelqu'un qui nous console. De même qu'un bâton réuni à d'autres se brise plus difficilement, de même nous sommes moins malheureux quand de fidèles amis nous soutiennent dans l'infortune. Aussi on peut dire qu'un ami véritable est pour nous un second ange gardien

La véritable amitié survit à la mort, car la charité ne périt pas (I Cor., XIII, 8).

Pour être vraie, l'amitié doit reposer sur l'amour et la crainte de Dieu. L'édifice de l'amitié est bâti sur le sable, si le fondement en est le vice ou l'intérêt. « Celui-là seul aime réellement son ami qui l'aime en Dieu ; celui qui l'aime pour d'autres motifs hait plus qu'il n'aime. » Ainsi parle S. Augustin faisant écho à la parole de S. Ambroise : « Celui qui est l'ennemi de Dieu ne sera jamais un ami vrai. » Les coraux au fond de la mer ne sont qu'une végétation verdâtre et sans beauté ; à peine hors de l'eau ils deviennent rouges et brillants. De même l'amitié devient belle et solide, aussitôt qu'elle s'élève dans l'amour de Dieu. « Il faut s'aimer, disait Eugénie de Guérin, non pas pour ce monde, mais pour l'autre, où l'on doit demeurer. » Entendons encore Lacordaire : « Je ne puis aimer quelqu'un, sans que l'âme se glisse derrière le cœur, et que J.-C. soit de moitié entre nous. »

Il ne faut jamais agir injustement par affection pour un ami. Autrement, on perdrait l'amitié de Dieu qui est plus précieuse que toutes les amitiés humaines. On demandait, un jour, à un jeune grec de prêter un faux serment dans l'intérêt d'un ami. Il fit cette fière réponse : « Je ne suis ton ami qu'autant que je conserve l'amitié de Dieu. »

* *

Et par dessus tout, le grand ami, celui qu'il ne faut jamais abandonner, celui qui prodigue chaque jour son amour pour toute âme, c'est N.-S. Jésus-Christ. Et si nous le voulons, « ni la mort ni la vie, ni quelque créature que ce soit, ne pourra nous séparer de cet amour de Dieu en J.-C. » Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XXV

3e commandement de Dieu

QU'EST-CE QUE LA MESSE ?

Mes frères,

La messe glorifie pleinement Dieu : « Tous les honneurs qu'ont jamais rendus à Dieu les anges par leurs hommages et les hommes par leurs vertus... n'ont pu lui procurer autant de gloire qu'une seule messe. La messe est une action qui rend à Dieu le plus grand honneur qu'on puisse lui rendre » (S. Alphonse de Liguori). C'est pourquoi l'Eglise nous la prescrit tous les dimanches et les jours de fête d'obligation.

Mais c'est un spectacle troublant de voir certains chrétiens, certaines chrétiennes à la messe. Leur attitude, leur visage, traduit une disposition qui peut, hélas ! s'exprimer d'un mot : « Ces gens s'ennuient. » Ils ont l'air vraiment d'ignorer que l'autel est le prolongement du Calvaire. Résultat : cela ne les intéresse pas. Ce qui leur fait plaisir, c'est l'*Ite, missa est*. Mon intention est donc de vous apprendre ce que fait le prêtre à l'autel, et de vous faire comprendre et aimer la messe. Qu'est-ce que la messe ? Elle est le rassemblement des chrétiens pour une même prière, pour un même sacrifice.

I. — *Pour une même prière*

Après une journée de travail vous aimez à vous retrouver en famille pour réciter ensemble la prière du soir. Et c'est une vision attendrissante que de se représenter, unis dans la même foi devant le Christ aux bras étendus et au cœur ouvert, les parents et les enfants, les maîtres et les serviteurs.

Pareillement, dans le cours de la vie entre habitants d'une localité ; vous aimez à entrer dans l'intimité les uns les autres. C'est ce que faisait Notre-Seigneur : aux noces de Cana, chez Simon-Pierre, chez Zachée, chez le Pharisien, chez Lazare...

La messe, c'est cela, mais en plus grand. Nos six jours sont remplis de fatigues, de soucis divers, mais le dimanche est venu. Entendez les cloches sonnant dans l'air matinal ; leur voix pénètre jusqu'en nos demeures. Elles nous invitent à nous rassembler à l'église « pour faire monter vers Dieu, notre père des cieux, une même prière, une prière commune. » Nous devenons comme autant de gouttes d'une sève généreuse s'unissant et travaillant à la vie de cet arbre glorieux qu'on appelle l'Eglise.

D'ailleurs, de tout temps, la messe a été regardée comme l'importante prière collective de la chrétienté. Les premiers chrétiens la concevait de cette façon : « Après avoir baptisé celui qui croit, déclare l'un d'eux, nous le conduisons dans le lieu où sont assemblés ceux que nous appelons nos frères. Nous faisons des prières communes pour nous, pour le nouveau baptisé, pour tous les autres, en quelque lieu qu'ils soient, afin d'obtenir, avec la connaissance de la vérité, la grâce de pratiquer la vertu et de garder les commandements et de mériter ainsi le salut éternel ».

De nos jours la messe garde ce caractère et de prière collective et de prière universelle. De prière collective ; en effet, nous prions en union avec le pape Pie XII, avec notre évêque, avec tous ceux qui ayant la vraie foi, pratiquent cette foi catholique et apostolique. Aujourd'hui, comme autrefois, nous prions, non à la première personne du singulier, « je », mais à la première personne du pluriel « nous », expression même de la collectivité : « O Père, vous avez voulu que nous honorions... les mérites de tous les saints réunis. Soutenus par cette foule immense d'amis et d'intercesseurs, nous osons vous demander de nous accorder plus largement encore votre miséricorde, par le Christ Jésus » (Oraison de la Toussaint). Aujourd'hui, comme autrefois, nous prions non seulement à côté les uns les autres, mais en harmonie étroite les uns avec les autres...

Et de prière universelle. C'est à toute l'Eglise que nous donnons rendez-vous. Nous évoquons les anges, les archanges, l'ensemble de la milice céleste, la Sainte Vierge, les onze apôtres et S. Paul, douze papes ou martyrs, « et tous les autres saints ». Nous mentionnons ceux qui nous sont chers, ceux pour qui la messe est dite, et tous ceux qui entourent l'autel. Nous convoquons les âmes souffrant dans le purgatoire. Nous nous souvenons de nous-mêmes : « pour nous aussi pécheurs ». La messe est ainsi le rassemblement de la famille chrétienne pour une même prière et j'ai ajouté, pour un même sacrifice.

II. — *Pour un même sacrifice*

Si la messe est le rassemblement des chrétiens pour la prière collective elle l'est aussi pour le sacrifice commun procurant à la T. S. Trinité une louange parfaite : « Priez, m. f., afin que mon sacrifice qui est aussi le vôtre soit agréable à Dieu le Père tout-puissant ».

La messe est un sacrifice, pas un sacrifice quelconque. Elle est l'exact renouvellement du sacrifice même de Jésus-Christ sur la croix ; « il n'y a de différence que dans la manière de l'offrir ».

Sur la croix, Jésus a posé l'acte suprême, sa mort ; sans cela, le ciel fût à jamais resté fermé pour nous. Néanmoins, gardez-vous de penser que cet acte posé, sa mission de Sauveur est achevée. A côté de l'œuvre du Calvaire, il y a l'œuvre de l'Autel : le sacrifice de la messe. Celle-ci n'est point une image du calvaire, un fac-similé ; elle n'est pas une représentation au sens où nous entendons les représentations théâtrales, figurant ou rappelant un événement au moyen de personnages fictifs, jouant au lieu et place de gens qui ne sont plus présents. Non, la messe est le renouvellement, le prolongement, réels, du sacrifice de la croix : le même dans son offrande et dans ses conséquences.

De vrai, le sacrificateur est le même sur l'autel qu'au calvaire : c'est le Christ. « Quand vous voyez à l'autel le ministre sacré élevant vers le ciel la sainte offrande, ne pensez pas que votre prêtre soit le prêtre véritable, mais portant ses pensées au-dessus de ce qui frappe les sens, considérez la main de Jésus-Christ invisible étendue : c'est par lui que tout se fait » (S. Jean Chrysostome). Le prêtre prononçant à l'autel les paroles sacramentelles n'est que le représentant visible de Notre-Seigneur.

La victime est également la même sur l'autel et sur le Calvaire : c'est encore le Christ : « Je ne vois qu'un peu de pain sur l'autel, un peu de vin dans le calice... Une parole toute-puissante viendra qui, de ce pain, fera la chair du Sauveur et ce vin fera son sang... Le pain et le vin se changent, le Corps et le Sang de Jésus en prennent la place. Ils sont sur l'autel ce même corps et ce même sang : ce corps donné pour nous, ce sang versé pour nous » (Bossuet, *Méditations sur l'Evangile)*.

L'immolation est aussi la même. La messe est la répétition du sacrifice du Calvaire ; elle est l'immolation actuelle de Jésus-Christ. Ce n'est plus, il est vrai, d'une manière sanglante. Son corps n'est pas réellement séparé de son sang ; mais les paroles de la consécration, prononcées séparément sur le pain, puis sur le vin, mettraient de même le corps d'un côté, le sang de l'autre, si le Christ ressuscité pouvait mourir de nouveau.

Enfin à l'autel comme au Calvaire c'est le même résultat : le Christ agit. Il agit à l'égard de Dieu et à l'égard des hommes. A Dieu il continue l'offrande de sa vie, faite le Vendredi Saint pour réparer la gloire divine outragée. Aux hommes, il communique les mérites acquis pour eux sur la croix.

La messe est donc le rassemblement des chrétiens pour une même prière commune ; tous nous en sommes les bénéficiaires : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice pour notre salut et celui du monde entier » ; pour un même sacrifice auquel nous sommes associés par le prêtre parlant en notre nom : « Faites, Seigneur, que nous soyons acceptés par vous, et qu'ainsi notre sacrifice puisse plaire à vos yeux ».

* *

Quelle chose sublime que la messe. C'est pourquoi la messe se célèbre partout, aux îles lointaines, aux continents sauvages, dans les brousses africaines, dans la hutte des océaniens, à l'ombre des pagodes de la Chine et du Japon. Dieu s'immole là-bas aussi complètement que dans nos plus merveilleuses cathédrales, parmi nos splendides solennités. Pourtant à « cette mine d'or » le monde ne sait plus puiser et il se meurt. Devant cette agonie resterez-vous indifférents ? Si nous prêtons l'oreille à l'appel inconscient de tous les cœurs angoissés, partout nous entendons la même supplication : « Enseignez-nous à prier. » M. f., venez à la messe. Là vous apprendrez à prier ; vous aurez accompli votre devoir et vous emporterez devant Dieu le mérite qui demeure. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXVII

LES RITES APRÈS LE « PATER »

Le célébrant, seul, a donc récité ou chanté le *Pater*, au nom de tous, jouant ainsi une fois de plus son rôle de médiateur entre Dieu et les hommes. Mais vous, les fidèles, vous n'avez pas peur de l'interrompre pour formuler vous-mêmes la dernière demande « *Sed libera nos a malo* ». N'est-elle pas, en effet, comme un résumé de toutes les autres et comme un témoignage d'adhésion aux désirs que le prêtre vient d'exprimer en votre nom et au sien ? C'est comme si vous disiez : « Seigneur, délivrez-nous du mal c'est-à-dire du péché, afin que nous obtenions toutes les grâces que votre prêtre vient de vous demander pour lui et pour nous dans cette prière. » Et le prêtre de répliquer, en dernier lieu, par le mot : *Amen*, ainsi soit-il, appuyant et ratifiant le souhait que vous venez d'exprimer.

I. — *Délivrez-nous du mal, donnez-nous la paix*

Ce souhait final du *Pater* est si chargé de sens que le célébrant le reprend dans la prière qui suit : « *Libera nos quæsumus* » et qui n'est donc que la paraphrase, le développement de cette dernière demande. Elle implore, comme vous le constatez, la délivrance de tous les maux de l'âme et du corps ; maux présents, passés, à venir : en un mot, de nos péchés, de leurs malheureuses conséquences actuelles et de leurs châtiments futurs ! Contre tous ces maux, nous sollicitons une protection efficace, en invoquant l'appui de nos intercesseurs célestes. Les plus glorieux sont nommés : la T. S. Vierge et les deux grands apôtres, les grands patrons de Rome, centre de l'Eglise catholique : Pierre et Paul ; S. André, frère de S. Pierre, fort honoré à Rome lui aussi. Le secours que nous espérons de leur intercession auprès de la miséricorde divine tient dans un mot qui jadis, à l'époque bouleversée où fut composée cette prière, l'époque de S. Grégoire, résumait tous les vœux de la chrétienté. La Paix ! Hélas ! cette prière est redevenue d'une brûlante actualité pour la chrétienté du xx^e^ siècle ! Avec quelle ardeur ne devons-nous pas demander nous aussi la sécurité temporelle ! Cependant cette paix extérieure n'est citée qu'en dernier lieu dans cette prière. Plus importante encore que la préservation de tout bouleversement, nous avons besoin d'abord du don qui prime tous les autres biens, la paix de la conscience, la libération du péché, la paix intérieure.

Au moment où il prononce le mot « paix », le prêtre baise la patène qui va recevoir le Corps de N.-S. Jésus-Christ, comme pour prendre par ce baiser la paix qu'il demande à Dieu et qui nous sera donnée substantiellement par l'Agneau de Dieu au moment de la communion.

Tout en prononçant la formule doxologique « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur » qui termine cette paraphrase du *Pater*, le prêtre qui a fléchi le genou avant de découvrir le calice, prend la Sainte Hostie et la rompt respectueusement en trois parties inégales. Tenant la plus petite au-dessus du calice, il trace avec elle trois signes de croix et s'écrie en s'adressent à l'assistance : « Que la Paix du Seigneur soit toujours avec vous. » Puis il laisse tomber le fragment de la Sainte Hostie dans le précieux Sang en disant à voix basse : « Que le Corps... »

II. — *La fraction du pain*

Cette « fraction du pain » reproduit le geste de Jésus à la Cène. Jésus avait rompu le pain consacré pour le distribuer à ses apôtres. Et nous savons, qu'après sa résurrection, c'est à ce geste que les disciples d'Emmaüs reconnurent leur Maître. Chez nous, on coupe le pain en général, on ne le rompt pas. Mais il faut savoir que les Hébreux avaient une forme de pain différente de la nôtre. Ils faisaient cuire des pains ronds, grands comme une assiette et épais simplement d'un doigt et qui ne pouvaient être mangés qu'après avoir été rompus par le maître de la maison dont c'était la prérogative. Aussi bien l'expression « rompre le pain » signifiait « manger le pain ».

Le geste du Sauveur fut docilement reproduit par les premiers chrétiens : les pains en forme de galettes plates et larges apportés par les fidèles au moment de l'Offertoire et consacrés par le célébrant étaient fragmentés avec la main par les diacres et distribués aux assistants. Aussi bien, le rite eucharistique, ce que nous appelons maintenant : la messe, s'appelait à cette époque la « fraction du Pain ». Se réunir pour la fraction du pain, chez les premiers chrétiens, signifiait se réunir pour la messe, pour le repas eucharistique. Ce symbolisme de la fraction était certes plus éloquent que ne le fut ensuite l'image du ciboire où les pains azymes destinés aux fidèles sont déjà distincts avant d'être consacrés en même temps que celui du prêtre quand ils ne l'ont pas été quelques jours auparavant. Vous savez peut-être le magnifique enseignement que S. Paul tirait de ce partage du même pain par les assistants : « Parce qu'il y a un seul pain, disait-il, nous ne sommes qu'un corps, si nombreux que nous soyons, attendu que tous nous recevons notre part de ce pain unique. » Cependant la leçon vaut encore de nos jours. L'usage du ciboire n'empêche point que Notre-Seigneur ne soit toujours le pain unique dont nous avons chacun notre part. L'unité de l'Eucharistie, c'est non seulement la figure de l'unité du peuple chrétien. Elle la produit encore. Ensemble, tous les communiants forment un seul corps, le Corps mystique du Christ.

Même au temps où les pains consacrés étaient partagés pour les fidèles, le célébrant divisait aussi sa propre hostie. En voici la raison. Le Pape, à cette époque, avait l'habitude de célébrer la messe un jour dans une église de Rome, le jour suivant dans une autre, le surlendemain dans une troisième et ainsi de suite. Pendant la messe qu'il disait dans la première église, il réservait une parcelle d'hostie consacrée. Cette parcelle était portée avec le Pape le jour suivant lorsqu'il allait dire la messe ailleurs et il la mettait dans le calice où il consacrait ce jour-là. De même, au cours de cette messe, il prélevait un fragment d'hostie qu'il réservait pour la mettre dans le vin consacré le lendemain.

Aussi, la messe du jour était comme mêlée à celle du jour précédent et à celle du jour suivant : ainsi l'unité du sacrifice chrétien était bien montrée aux yeux. En outre, le Pape avait l'habitude d'envoyer un fragment des espèces consacrées aux autres prêtres de Rome pour que tous fussent à même de participer avec lui à une communion unique. Donc unité du sacrifice dans le temps et l'espace : voilà quelle était la signification de ce rite.

Dans la rupture de l'hostie, on peut voir aussi, avec tout le Moyen Age chrétien, une image sensible

de la Passion et de la mort de notre Sauveur dont les membres ont été déchirés par les fouets et les clous, et dont l'âme a été séparée du corps.

Quant au mélange de la parcelle au vin consacré, elle figure la réunion du corps et du sang du Christ pour sa Résurrection glorieuse ; la vie nouvelle qu'il a reprise pour toujours et qu'il veut nous communiquer par la communion. Aussi, dans la prière qui l'accompagne, nous demandons que « ce mélange soit pour nous qui le recevons un gage de vie éternelle ».

* *

En résumé, m. f., toutes ces brèves cérémonies que je viens de vous décrire, fixées au XVI^e siècle, sont la condensation de plusieurs rites anciens accomplis en vue de la communion et qui gravitaient autour de cette belle idée qu'il nous faut graver dans nos cœurs avant d'approcher de la sainte Table : l'*Eucharistie,* c'est le *symbole de l'unité :* unité de la Victime, unité de sacrifice, unité de l'ordre sacerdotal, et comme aboutissement nécessaire l'unité des chrétiens. Tandis que nous nous préparons à la sainte rencontre du Seigneur, n'oublions pas que Jésus-Christ nous unit à tous les membres de son corps mystique : aux saints du ciel, en premier lieu à la bienheureuse Vierge Marie ; aux âmes du purgatoire parmi lesquelles se trouvent peut-être des défunts que nous avons aimés ; mais aussi à tous nos frères de la terre et d'abord au Saint Père et à nos évêques. L'unité catholique, ce n'est pas le simple rassemblement extérieur de personnes qui professent la même foi, c'est avant tout une union spirituelle, réellement opérée par la communion et qui doit se traduire par un attachement solide et délicat à notre Eglise, à ses chefs, à ses fils comme nous membres du Christ qui va nous incorporer à sa personne, du « Christ qui est tout en tous ». Quand vous entendez ces paroles du célébrant : « Que la Paix du Seigneur soit toujours avec vous » pesez tout ce que contient ce don de la paix. Rappelez-vous qu'il se rattache à la prière du Christ après la première messe du Cénacle : « Père, comme toi et moi nous sommes un, qu'eux aussi ne fassent qu'un en nous, qu'ils soient consommés dans l'unité ». *Amen.*

XXVIII

AGNUS DEI

Mes frères,

Après le mélange mystérieux qu'il vient de faire du corps et du sang divins, le prêtre s'incline, appuie les mains sur l'autel et les yeux fixés sur les Saintes Espèces dit à haute voix, à trois reprises, l'invocation : « *Agnus Dei...* »

I. — *Origine de cette expression*

Vous reconnaissez l'expression dont s'est servi S. Jean-Baptiste pour désigner le Sauveur à ses disciples. Notre-Seigneur revenait du désert où il avait été tenté après un long jeûne de quarante jours. Il allait inaugurer sa vie publique. Or, il passait tout près de l'endroit où Jean-Baptiste baptisait. Celui-ci le montrant du doigt à ses disciples leur dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte le péché du monde. » C'est pour rappeler ce fait que, très souvent, Jean-Baptiste est représenté avec un agneau qu'il montre du doigt.

Cette figure de « l'Agneau de Dieu », Jean le Baptiseur l'avait empruntée au prophète Isaïe qui du fond des siècles, éclairé par Dieu, avait vu le Christ sous cette figure de « l'Agneau plein de douceur qu'on mène à la boucherie » et qui exprime d'une façon si touchante son rôle de victime au Calvaire pour les péchés du monde.

II. — *Son sens, à la messe*

Comme elle est bien placée ici, à la messe, et comme préparation à notre communion, cette touchante invocation ! Comme je vous l'ai souvent répété, Jésus, à l'autel, caché sous les apparences du pain et du vin, ne continue-t-il pas l'offrande qu'il fit de lui-même au Calvaire ? Et la messe, par ailleurs, ne nous applique-t-elle pas les mérites de Jésus sur la croix ? Autrement dit, si, *de droit,* tous les péchés sont effacés par la mort du Christ sur le Calvaire, *en fait* pour que nos péchés *personnels* soient effacés dans nos âmes, il faut que nous venions prendre ces mérites à la messe.

Le Père de Condren, un des grands spirituels du XVII^e siècle, formule exactement en quel sens on doit dire que Notre-Seigneur efface les péchés à la messe : « Le sacrifice de la croix, disait-il, mérite tout et n'applique rien ; le sacrifice de la messe ne mérite rien et applique tout. » Et le Concile de Trente précise : « Le Seigneur, apaisé par l'oblation de ce sacrifice, accorde la grâce et le don du repentir et pardonne même les péchés graves. » Ce qui ne veut pas dire évidemment que, lorsqu'on a un péché grave sur la conscience, il suffit d'assister à la messe pour qu'il disparaisse ! Non, la messe n'a pas cette efficacité que Dieu a réservée au sacrement de Pénitence. Mais elle opère comme la Croix : en offrant à Dieu la juste expiation de nos fautes, elle détourne de nous la colère de Dieu et nous le rend propice. Et par là, elle nous obtient des grâces actuelles abondantes qui nous portent à nous corriger et à nous accuser de nos fautes au tribunal de la Pénitence où l'absolution sacramentelle efface nos péchés mortels. Quant aux péchés véniels, lorsqu'on s'en repent, ils sont effacés directement par la messe. Vous comprendrez dès lors toute l'importance de cette prière : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! » Vous comprenez aussi la signification de ce geste qui nous est demandé par l'Eglise : se frapper la poitrine aux mots : « *nobis,* de nous » et qui évoque précisément tout à la fois les péchés dont nous nous reconnaissons coupables et notre repentir présent.

Jadis, on répétait cette invocation aussi longtemps que durait la fraction du pain. Mais, depuis le XI^e siècle, on ne la chante plus que trois fois. A deux reprises, on demande à l'Agneau divin d'avoir pitié de nous ; la troisième fois on implore la paix dont il est la source. C'est un préparatif au baiser de paix et à notre communion. Aux messes des Morts les derniers mots des trois invocations sont remplacés par : « donnez-leur le repos... éternel », c'est-à-dire le ciel que la messe a le pouvoir d'ouvrir aux pauvres âmes du purgatoire, parce qu'elle offre à Dieu les mérites du Christ qui a expié pour toutes les âmes.

* *

Avant d'aller communier, remplissons-nous d'une profonde humilité et d'un grand désir d'être purifié par « l'Agneau de Dieu ». Mais aussi, avant de

communier, plus que jamais, pensons que l'Eucharistie est le fruit de la Croix. Les hosties de chacune de nos communions « annoncent la mort du Seigneur » selon le mot de l'apôtre S. Paul et elles doivent avoir pour notre âme un goût de sang : le sang de l'Agneau égorgé par nous et pour nous, pécheurs. Jésus est toujours là comme l'Agneau immolé qui jadis nous a valu l'abolition de nos fautes et la paix de l'âme. Les forces que nous allons puiser dans ce sacrement viennent de la Passion de Jésus et de sa Rédemption victorieuse. Et l'Agneau de Dieu se faisant notre nourriture, nous communiquera son courage et son amour ; mais surtout, il vient adorer, remercier, expier et supplier, en nous et avec nous. Il a vraiment pitié de notre misère ; disons-lui donc avec confiance à chacune de nos messes : « Agneau de Dieu qui enlevez les péchés du monde, ayez pitié de nous ». *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXV

INCIDENT D'ANTIOCHE

(Actes, XV, 1-6 ; Gal., II, 11-18)

Voici qu'éclata un orage, peu de temps après le retour de Paul et de Barnabé à Antioche, avant le deuxième voyage, vers l'an 50.

* *

Les deux missionnaires, nous l'avons vu, venaient de déclarer à leurs auditeurs que le moment était enfin venu de leur ouvrir, toutes grandes, les portes de l'Eglise par la foi au Christ. C'est alors que des hommes, arrivés de Jérusalem — l'Eglise-mère — et prétendant parler au nom des apôtres, s'opposèrent à eux. S. Luc ne dit pas leurs noms ; mais c'étaient, certainement, des juifs *convertis au christianisme.* Sans la circoncision, ordonnée par Moïse, répètent-ils, point de salut. Il s'éleva alors un grand trouble, c'est-à-dire, un grand dissentiment, une grande discussion. Ces *fauteurs de désordre* réussissent à gagner à leur cause une partie des juifs d'Antioche. Ils font, en effet, sonner bien haut une prétendue mission qu'ils tiennent, disent-ils, de l'Eglise de Jérusalem. Ils se font donc les champions passionnés du judaïsme, voulant imposer aux païens la *circoncision* et les autres *observances mosaïques :* en particulier, l'abstention des viandes impures. Paul et Barnabé proclament, au contraire, l'*indépendance de l'Evangile* qui doit être prêché à toute créature. Par là, ils défendaient leur œuvre, leur apostolat récent. L'audace des opposants, des judaïsants sectaires va plus loin. L'apôtre Pierre est là, au milieu de la nouvelle communauté d'Antioche où il a établi son siège. (Nous célébrons, le 22 février, la chaire de S. Pierre à Antioche.) On va l'opposer à Paul. Pierre est venu pour suivre de près les progrès de l'Evangile. Et alors, voici le plan échafaudé. Si l'on ne peut songer à faire fléchir l'apôtre Paul, ne serait-il pas possible d'obtenir de Barnabé plus doux, plus conciliant, et de Pierre dont on connaît la bonté, quelques concessions qu'on exploitera ensuite contre la tactique de Paul ? En même temps, on essaiera de retourner contre l'apôtre lui-même et sa doctrine, les principales Eglises, fondées par lui à Chypre et en Asie Mineure.

Quelle sera l'attitude de Pierre ? Depuis son arrivée à Antioche, Pierre, fidèle à la ligne de conduite qui lui a été révélée à Joppé, au sujet du centurion Corneille, s'est, librement, mêlé aux païens convertis. On l'a vu s'asseoir à leurs tables, sans se préoccuper des mets qui leur sont servis. Les hommes de Jérusalem, nos judaïsants sectaires, s'efforcent de lui persuader qu'une telle attitude scandalise les juifs et jette le trouble dans les consciences. Voici, ajoutent-ils, une grande partie des juifs d'Antioche soulevés contre Paul et contre les païens convertis. Que faudrait-il pour faire renaître le calme dans les esprits ? Peu de chose. Que Pierre veuille bien vivre en juif, observer les prescriptions mosaïques, la confiance et la paix renaîtront. L'apôtre des circoncis — « celui qui a fait Pierre apôtre des circoncis, m'a fait l'apôtre des Gentils » (Gal., II, 8). — Pierre donc, très conciliant, voulant, ému par ces raisons très spécieuses... se laissa fléchir. Peu à peu, pour calmer les juifs, il cesse ses relations avec les païens convertis, Il mange avec ses compatriotes et suit les mêmes règles. Ebranlé à son tour, Barnabé se laisse gagner ; à leur suite, un certain nombre de chrétiens se remettent à observer dans leurs repas les règles juives.

* *

Mais la Providence veille. Voici que Paul surgit, Paul, l'apôtre des Gentils, l'inflexible apôtre. Il a vu le péril, il va déjouer ce plan diabolique, il croit avoir qualité pour le dénoncer à Pierre lui-même. Il va donc se dresser contre lui, d'ailleurs, n'a-t-il pas été reconnu officiellement à Jérusalem par les apôtres eux-mêmes, comme *l'apôtre providentiel* des incirconcis, des païens. L'œuvre que Dieu lui a confiée à lui, Paul, est menacée d'un échec complet. Maintenir, en effet, la circoncision, et le reste, c'est renoncer à l'espoir de conquérir le monde car jamais le monde ne se *fera juif.* De plus, c'était presque rejeter le dogme fondamental du christianisme, c'était nier le caractère complet, absolu de la Rédemption et l'efficacité de la grâce.

Aussi, l'apôtre des Gentils va montrer au chef de l'Eglise les effets de son excessive condescendance : « Cr Pierre étant venu d'Antioche, je lui résistai en face, car il était répréhensible » (Gal., II, 16). Pierre se rendit à l'argument de Paul et le péril redouté *sembla* écarté. Je dis « *sembla* » car les adversaires ne désarmèrent pas et ce fut alors l'occasion du *concile de Jérusalem* qui allait trancher définitivement ce conflit.

Tel est, réduit à ses justes données historiques, ce fameux *incident d'Antioche,* dont les ennemis du Saint-Siège ont fait si grand bruit, prétendant qu'il y eut dans la primitive Eglise deux partis : celui de S. Pierre et celui de S. Paul, le *Pétrinisme* et le *Paulinisme.* Pierre adopta une ligne de conduite criticable, il ne fit pas une erreur de doctrine. D'ailleurs c'est lui, nous le verrons, qui va présider le concile de Jérusalem et non pas Paul. L'infaillibilité pontificale ni son autorité supérieure sur l'Eglise, ne sauraient donc être mises en cause par cet incident.

* *

M. f., n'imitons jamais ni les extrémistes ni les sectaires. Demeurons dans la ligne droite, dans la docilité confiante, mais courageuse, aux directives de l'Eglise. Elle garde le dépôt de ce message transmis par les deux grands Apôtres. Elle indique la voie où l'on peut marcher à la suite du Maître, sans crainte d'erreur. *Amen.*